

PÈLERINAGE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE BLAISE PASCAL,

21 JUIN 2025

Notre pèlerinage pascalien aura cette année ses stations sur la rive droite. Elles correspondent aux premières années de Pascal à Paris, si l'on excepte la résidence de la rue Neuve-Saint-Lambert où la famille est demeurée à peine plus d'une année, d'avril 1634 à juin 1635. Il y arriva à en novembre 1631 avec les siens, pour aller s'établir définitivement sur la rive gauche, rue Monsieur-le-Prince en de septembre 1654.

On compte 3 demeures de la famille Pascal sur la rive droite, après le mois et demi passé à l'auberge ; une demeure où Pascal demeura seul, rue Beaubourg.

Les Pascal sont restés deux ans et demi dans le quartier de l'hôtel-de-Ville, vers où nous porterons d'abord nos pas. Mais la principale résidence des Pascal par sa durée fut celle de la rue Brisemiche, au cloître Saint-Méry. Ils la louèrent un peu plus de 13 ans, de juin 1635 à octobre 1648 et ils la gardèrent donc pendant les plus de sept années que dura le séjour à Rouen, de 1640 à 1647. C'est dans leur paroisse que s'achèvera notre pèlerinage. Ils la quittèrent le 1^{er} octobre 1648 pour la rue de Touraine, que Jacqueline et Blaise quittèrent le 25 décembre 1651, Étienne Pascal étant mort le 24 septembre.

Blaise et Jacqueline allèrent alors s'établir rue Beaubourg, séjour bientôt quitté par Jacqueline, reçue à Port-Royal.

V. RUE BEAUBOURG

La maison où Pascal et Jacqueline emménagèrent quand ils quittèrent la rue de Touraine le 25 décembre 1651 s'élevait au n°44. L'aspect de la rue a bien changé depuis le temps où elle gardait l'allure sinuuse d'un étroit chemin de terre où l'on commença, dès le moyen âge, à bâtir des maisons sans souci d'alignement, même au-delà, comme ici, de la muraille de Philippe Auguste. La physionomie des lieux était certes très différente de celle de la rue de Touraine.

Pascal ne fut si sévère dans son œuvre morale contre les attachements sensibles que parce qu'il en avait lui-même éprouvé l'excès. Dans la ferveur d'une charité nouvelle, il avait reçu avec joie le désir que marqua Jacqueline, au retour de Rouen, d'entrer à Port-Royal, et l'avait soutenu. Mais, libérée par la mort de son père de la promesse qu'elle lui avait faite de différer cette entrée, l'exécution de ce dessein, qui intervint le 5 janvier 1652 quelques jours après leur arrivée rue Beaubourg met son frère devant l'évidence de la séparation et le plonge dans une tristesse profonde, au point qu'on pouvait douter s'il se rendrait à sa vêture. Cela donna lieu, de la part de Jacqueline, à cette lettre pleine d'autorité qu'elle lui adressa en vue de cette cérémonie, qui eut lieu le 26 mai 1652.

Pascal écrivit de Jésus-Christ au Jardin des Oliviers qu'il chercha de la compagnie et du soulagement de la part des hommes et qu'il n'en reçut point, parce que ses disciples dormaient. Pascal chercha de la compagnie et du soulagement de la part des hommes, et il en reçut en effet, intimement liée à la consolation qu'il recueillait auprès des sciences (tandis que continue la folie des hommes et les désordres de la Fronde, celle des princes, avec les émeutes, combats, massacres à Paris en juin-juillet 1652).

Les ordres pascaliens des corps, des esprits et de la charité ne sont pas seulement des ordres de matières, mais ils réunissent des sociétés humaines. Il ne déplaît pas à Pascal de marcher de pair avec la reine Christine de Suède qui reconnaît la grandeur propre aux savants, qui règnent dans l'ordre des esprits. Lui adressant en juin 1652 une de ses machines, il y joint une lettre où il lui représente que sa grandeur tient moins à son autorité royale en ce monde, qu'à sa capacité à entendre les choses de l'esprit :

Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions ; et le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, qui est parmi eux ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus équitable qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre le peut être par la naissance ou par la fortune.

Il cultive l'amitié du duc de Roannez qui, depuis le Poitou dont il est gouverneur, regagne son hôtel parisien de la rue du Cloître-Saint-Merry. La proximité est moins immédiate qu'au temps où les Pascal logeaient rue Brisemiche, mais il ne faut que six minutes pour s'y rendre à pied depuis le logis de la rue Beaubourg.

Pascal résout à cette époque une question sur les jeux de hasard : si un joueur se retire avant le terme de la partie, quelle somme est-il juste qu'il reçoive, en tenant compte de celle engagée ? Cela témoigne qu'il hantait peut-être avec plus de ferveur les salons que les églises. Les jeux d'argent étaient en effet d'un usage ordinaire dans le monde.

Pascal lie amitié, dans l'entourage du duc, avec le chevalier de Méré et Damien Miton, beaux esprits de l'époque, mais surtout passionnés de morale, entendue comme connaissance de l'âme humaine. C'est auprès d'eux que Pascal, en qui on a observé, dans la lettre à la reine Christine, le culte qu'il avait des génies spécialistes, lui qui était spécialiste dans tant de domaines ; c'est auprès d'eux, dis-je, qu'il conçoit le prix de ce qu'il appelle l'honnête homme, fort d'une connaissance moins spécialisée, mais universelle, parce qu'elle vise, au-delà d'elle-même, à entrer en société avec les autres humains. Mais la morale de Méré et Miton est une morale sceptique, dont les lumières ne sont qu'humaines. Les passions des hommes sont contraintes de composer entre elles et c'est ainsi que la société compose un « tableau de la charité » (S 150). « Mais, dans le fond, ce vilain fond de l'homme, n'est que couvert, il n'est pas ôté » (S 244). « Le moi est haïssable. Vous, Miton, le couvrez, vous ne l'ôtez point pour cela : vous êtes donc toujours haïssable » (S 494).

Pascal un jour s'entendra dire par Jésus : « Je te suis plus ami que tel et tel ». Il s'avise déjà pour l'heure qu'il cherche davantage que ce que pouvaient lui donner des amis qui n'étaient qu'hommes. Il quitte la rue Beaubourg le 1^{er} octobre 1654 pour la rive gauche, se rapprochant ainsi de Jacqueline.